

Le temps des beaux sermons, (dir. Jean-Pierre Landry), Cahiers du Gadges, n° 3, 2006. Un vol. de 294 p.

Dans l'histoire de la littérature, le XVII^e siècle est incontestablement la grande époque de la prédication. Les grands noms catholiques qui lui sont associés (Bossuet, Bourladoue, Fénelon) appartiennent surtout à la seconde moitié du siècle, et sont redevables à la réforme entreprise sous la double influence de saint François de Sales et de saint François de Paul. En réaction contre les abus scolastiques, burlesques ou précieux de certains prédicateurs, les deux hommes en avaient appelé à un retour à la simplicité de l'Évangile et à un ressourcement moral des prêches, trop souvent réduits à un événement mondain ou à un exercice de virtuosité esthétique. Sans renoncer à la sociabilité de leur pratique ni aux artifices rhétoriques, les prédicateurs catholiques de la deuxième moitié du siècle tendent à plus de mesure et à plus de rigueur. On connaît moins les sermons de l'autre camp, laissés en déshérence par la postérité littéraire. Pour être moins connus, les prédicateurs réformés ne furent pas moins nombreux ni moins féconds. Ils participèrent plus discrètement, en raison de leur situation socio-politique, au débat sur l'éloquence sacrée et sur l'exercice de la prédication, marqué par son enracinement confessionnel et par l'autorité de Calvin, même déclinante.

En attendant un ouvrage synthétique sur la question, qui envisage sur un pied d'égalité les différentes pratiques confessionnelles de la prédication, leurs convergences comme leurs différences, l'on ne peut que se réjouir de voir paraître une réflexion collective sur l'art du sermon et sur ses enjeux rhétoriques, théologiques, littéraires et sociaux. Les seize contributions rassemblées dans ce volume collectif dirigé par Jean-Pierre Landry se proposent avec opportunité d'examiner une pratique pastorale qui tend à se constituer en genre littéraire à partir du XVII^e siècle. Tout en privilégiant la variété des approches ainsi que la diversité des personnalités marquantes de la prédication catholique (saint François de Sales, Bossuet, Bourladoue, Fénelon), sans oublier quelques figures méconnues de la prédication réformée (Charles Drelincourt, Michel Le Faucheur, Jean Claude), l'ensemble des études s'interroge sur l'énonciation problématique de la parole sermonnaire en soulevant trois questions majeures : celle de l'éloquence du discours, celle du statut du prédicateur, celle enfin de la littérisation du sermon.

Ce dernier répercute et réactive à son échelle le débat sur l'éloquence sacrée qui anima le siècle. Si, pour les réformés comme pour les catholiques, l'éloquence évangélique de Paul constitue une référence suprême, l'efficacité persuasive de sa parole apostolique comme la simplicité antirhétorique de sa langue ne laissent pas de brouiller les esprits et de diviser les jugements. Il y a ceux qui défendent l'éloquence du cœur au mépris de la rhétorique (les prédicateurs réformés), ceux qui interprètent la « bassesse » du discours paulinien comme l'accomplissement linguistique de l'humilité chrétienne et la marque de la « puissance surnaturelle » de la grâce (Calvin et Bossuet depuis des positions éloignées l'une de l'autre), ceux qui dénoncent l'insuffisance du modèle paulinien (Fénelon), enfin ceux qui reconnaissent à Paul un artifice propre, reposant sur l'alliance de la simplicité et de la figure (Lamy). À la question du modèle viennent s'ajouter des considérations ponctuelles, qui divisent les partisans de la véhémence oratoire et ceux de la douceur évangélique, les prédicateurs mondains (qu'ils soient réformés ou catholiques), défenseurs du *delectare*, et les prédicateurs évangéliques qui s'en tiennent au binôme du *probare/flectere*, les adeptes d'une *actio* expressive, pathétique, sinon théâtrale, et ceux qui prônent une austérité éthique.

De l'austérité à l'effacement éthique, il n'y a qu'un pas que le prédicateur réformé franchit, du moins en théorie. Le sermon protestant rêve d'un effacement de l'orateur au profit de la parole sacrée qui s'intériorise en lui. Au nom de l'humilité chrétienne, il doit se faire le médiateur discret entre la parole divine et le fidèle, pour ne pas courir le risque de « se prêcher soi-même ». Bossuet tend lui aussi vers l'idéal d'une prédication invisible qui passe paradoxalement

par une écriture théâtralisée, par une scénographie du mystère divin. D'autres prédicateurs renoncent sans nostalgie aucune à cet idéal d'une abolition énonciative de l'orateur, soit qu'ils se mettent en scène dans leurs sermons, soit qu'ils usent d'une langue aux reliefs vigoureux ou d'une rhétorique aux effets marqués (Mascarón). Dans l'effacement ou dans l'exhibition, le prédicateur adopte une posture éthique en conséquence, par laquelle il entend asseoir sa légitimité à l'égard de son auditoire et ainsi mieux se l'agrèger. À la douceur prédicative de François de Sales, qui se réfère au modèle paternel et aimant, s'oppose la figure prophétique du prédicateur réformé des premiers temps ; à la pastorale mondaine qui érige l'*ethos* social de l'écrivain s'oppose la personne sévère des sermons de Bossuet et de Bourladoue. Dans tous les cas, les prédicateurs hésitent entre un effacement exigé sur le plan doctrinal mais inefficace sur le plan oratoire, et une autoreprésentation litigieuse mais opérante.

Ce que l'orateur essaie d'éviter sur le plan théorique il l'exécute dans la pratique, voire il le consacre dans la mise en écrit du sermon. L'allégeance du prédicateur à sa charge pastorale et à sa vocation spirituelle n'annule pas l'individualité littéraire ni même l'identité sociale de l'écrivain. Ce vœu d'effacement identitaire reste un idéal que la mise en forme verbale compromet. À l'heure d'écrire, la personnalité et l'ambition de l'écrivain social reprennent leurs droits sur l'humilité du prêtre ou du pasteur. Comme tout texte littéraire, le sermon écrit, tout en gardant sa visée édifiante, demeure tributaire des modes sociales et des credos esthétiques de son temps. En renonçant à son oralité d'origine pour se convertir en texte destiné à la lecture, il quitte l'espace ecclésial pour entrer dans le champ de la littérature. La métamorphose n'est pas fortuite : il s'agit bien pour ces hommes religieux de devenir des hommes de lettres à part entière.

Ce numéro des *Cahiers du Gadges* a le mérite de poser avec netteté la question du statut littéraire du sermon en le replaçant dans le contexte de la querelle de l'éloquence sacrée et en proposant des analyses vigoureuses. On regrette cependant que le volume ne soit pas plus équilibré : sans doute fait-il la part trop belle aux études stylistiques au détriment des approches théologiques ou historiques, aux sermons catholiques aux dépens des textes protestants, tout aussi nombreux et somptueux. Espérons donc que ce travail collectif trouve un prolongement sans tarder...

Véronique FERRER